

d'une maladie isolée si bien tracée dans les auteurs; à peine s'il peut y rattacher quelques symptômes; il se perd en conjectures; ses idées arrivent en foule, se confondent; son jugement s'altère; il hésite, il tremble, le malheureux, il est plus à plaindre que son malade!... Mais, après le premier tribut payé à l'humanité, le jeune médecin se calme, il fait effort sur lui-même pour rassurer son malade; il l'interroge avec plus de méthode; il exclut en imagination tout ce qui n'est que sympathique, pour ne s'attacher qu'à la maladie primitive. Il s'informe des causes qui ont précédé, et des premiers symptômes qui ont suivi le développement de la maladie; il compare, il analyse, il juge... là... le voilà sur la voie... pourtant il hésite encore... Allons, du courage... Le voilà qui se rassure; il écrit sa prescription; surtout il est prudent; son remède ne fera pas de mal, s'il ne soulage pas. Puis, voyez-le sortir de chez son malade, comme il est pâle, défait! comme il a l'air égaré! Il ne voit rien de ce qui se passe autour de lui... Un père de famille! se dit-il tout bas.... sa vie m'est confiée! mais cette femme... ces enfants! ah! quelles terribles angoisses!

Le voyez-vous rentrer chez lui, se renfermer dans son cabinet, compulsé tous ses auteurs pour tâcher d'y découvrir s'il a bien compris la

maladie qu'il est appelé à traiter. Non, il ne s'est pas trompé; mais il n'est pas encore satisfait; il court chez son vieux ami, un bon praticien, dont l'expérience le guidera; il lui conte son histoire. Son ami lui fait voir qu'il a bien compris la maladie, lui assure que demain le malade sera mieux. Voyez le pauvre jeune homme, quel rayon d'espérance brille dans ses yeux! Comme sa poitrine se dilate! Cependant il passe la nuit sans sommeil; il relit encore ses auteurs jusqu'au lever du soleil. Alors il s'achemine vers son malade; un frisson le reprend à la porte. Ce n'est pas l'intérêt qui le conduit là, c'est l'amour de son art, c'est l'amour de l'humanité. C'est le malade qui va rassurer le médecin. Son remède l'a sauvé. Il le remercie; toute une famille l'entoure; et c'est pourtant lui qui est le plus heureux; il remercierait volontiers le malade. Je le demande à tout médecin digne de ce titre: quelle récompense l'a jamais plus flatté que le témoignage de reconnaissance du premier malade qu'il a sauvé.

Voilà ce que le jeune médecin recommencera cent fois, jusqu'à ce que l'expérience lui ait donné cette habitude des maladies, cet *art* de la médecine, qui ne peut pas s'enseigner; bien différent de la science, que vous pouvez apprendre dans des livres ou aux leçons des professeurs.

Les connaissances du médecin ne se bornent pas à celles de sa profession ; il parle à son malade d'autre chose que de sa maladie. Sa conversation doit rouler sur toutes les choses qui peuvent flatter ses goûts. Le médecin possède des notions sur les arts, les sciences, l'industrie ; il doit même, autant que possible, être au courant de la littérature moderne ; il doit être à la fois homme d'esprit et homme aimable ; faire la médecine du moral et du physique.

Un modèle dans ce genre, c'est le docteur ***. C'est peut-être l'homme le plus lettré de tous les médecins de la capitale. C'est aussi l'homme dont la conversation est la plus aimable. Lancé dans la haute société, il n'a pas tardé à s'y faire une haute réputation. Pas une comtesse, pas une marquise n'a une migraine, une contrariété même, sans faire appeler le docteur ***. Ce n'est jamais qu'en quittant sa cliente qu'il lui parlera de sa maladie. En entrant chez elle, il a vu un cachemire étendu sur un canapé ; il en fait un éloge pompeux ; il le trouve bien plus beau que celui que portait madame la duchesse à une première représentation aux Italiens ; puis, vient une histoire sur les cachemires de l'Inde, sur ceux de Ternaux et C^e. Là, c'est un tissu nouveau avec lequel madame... établit une robe d'une rare élégance. C'est un voile de blonde ;

c'est une parure qu'on a vue à tel bal ; ce sont des vases de nouvelle forme ; c'est un bal à la cour, une pièce nouvelle, un roman nouveau, un tableau, un croquis de chez Susse, un magasin à la mode, une partition de Meyer-Beer, etc., qui fourniront le sujet de la conversation. L'entretien a été des plus aimables ; l'esprit y a coulé de source ; la migraine est dissipée, et la malade, enchantée de son médecin, ne manque pas de publier dans tous les salons que le docteur *** est le premier médecin de Paris. Ce cher docteur ! il est vanté, admiré partout où se trouve sa cliente. Heureuse condition que celle d'un homme aimable qui se fait médecin des dames ! Que d'instants heureux lui sont réservés ! Pas une réunion, pas un concert, pas un dîner sans qu'on invite le cher docteur. Il n'a pas de loge à l'Opéra, vite, qu'on lui porte ce coupon ; ce cher docteur, il s'amuse si rarement ! C'est un état si grave que celui de médecin !

L'auteur de la *Physiologie du mariage* a dit avec raison : « Les médecins ont remplacé les directeurs de conscience. » Mais quelle supériorité les premiers n'ont-ils pas sur les seconds. Ils ne défendent ni le bal, ni le spectacle, ni même le chapon truffé un vendredi...

Mais revenons trouver le jeune débutant dans la carrière médicale, sous la mansarde où nous

l'avons laissé; il n'est pas encore médecin des dames; c'est tout au plus si la fruitière de son quartier l'a honoré de sa confiance. Depuis six mois elle attend, pour le consulter, qu'une cure merveilleuse ait été bien et dûment certifiée par la portière, ou toute autre personne de cette trempe. Dès que le jeune médecin a pu pénétrer chez la fruitière, il ne tarde pas à entrer chez l'épicier, puis chez la lingère; de là, chez la marchande de modes; puis il est appelé au troisième étage; la femme de chambre qu'il a saignée le fait descendre au second. Ce n'est que dans quatre ou cinq ans qu'il sera admis au premier. Les gens du premier sont riches, et n'appellent jamais que les médecins à grande réputation.

Voilà donc le jeune médecin lancé dans la clientèle du commerce, de l'industrie et de la moyenne administration; ce n'est pas toujours la moins agréable, parce que là vous êtes à votre aise; on a pour vous beaucoup d'égards et de considération; on vous recherche même, et, pour peu que vous soyez entré dans les goûts des maîtres de la maison, il n'y aura pas un baptême, pas un mariage sans que vous soyez consulté sur le choix du parrain, de la marraine, sur la convenance, et surtout sur la santé des époux. Vous êtes de droit invité au repas de baptême et de noce. Vous voilà tout-à-fait

de la famille; vous serez le médecin des enfants et des petits-enfants nés et à naître. Vous serez initié dans tous les secrets du ménage. C'est encore là qu'on vous procurera un *établissement* confortable.

Au jour de l'an, la lingère vous offrira une demi-douzaine de cravates de batiste; la modiste, une bourse élégante; la demoiselle du second, un joli petit tableau auquel elle aura travaillé pendant six mois. Vous voilà donc heureux dans votre modeste sphère.

Mais voyez à côté de celui-là une foule de malheureux qui végètent depuis quatre ou cinq ans sans pouvoir se faire connaître. Celui-ci, pourtant, ne manque pas d'instruction; mais il est modeste, il ne sait pas se produire dans le monde; il lui répugne d'employer de petits moyens pour arriver; le hasard ne l'a pas favorisé; il reste en arrière, passe sa triste et malheureuse vie à cultiver quelques arts d'agrément pour se distraire de sa mauvaise fortune, et finit souvent par retourner dans sa province, où, du moins, il ne mourra pas de faim.

Celui-là n'a pas réussi; c'est que réellement il est sans mérite; il n'a jamais fait de bonnes études; il sait tout juste de la médecine ce qu'il faut pour n'être pas renvoyé trois fois de suite au même examen; il n'a jamais eu pour note que :

médiocrement satisfait, ou : renvoyé à six mois. Jamais on ne le trouve chez lui; c'est un pilier de café. Le malade qui le fait appeler est obligé d'attendre la fin d'une partie de billard. Arrivé chez ce malade, il ne doute de rien; en deux secondes il l'a interrogé; il a caractérisé sa maladie, fait sa prescription, et le voilà déjà dans la rue. Son sort, à celui-là, c'est d'aller passer quelques années à Sainte-Pélagie. C'est lui que vous avez vu dans les émeutes, déshonorant le titre d'étudiant en médecine; c'est encore lui que vous y trouvez aujourd'hui. Bientôt il se fera le héros de quelque fille perdue. Celui-là n'a jamais compris la dignité de sa profession; il n'était pas né pour être médecin.

Un autre n'a pas fait fortune, parce que son âme n'a pu se façonner au spectacle du malheur; les larmes d'un père, d'une mère, d'une épouse, l'ont déchiré; il renonce à sa profession, ne pouvant surmonter tous les chagrins qui y sont attachés.

Oh! bon et estimable Louyer-Villermay, que d'actions de grâces ne vous rend pas chaque jour un de mes bons amis, qui, au commencement de sa carrière, trop timide pour lutter contre l'avis d'un membre de l'Institut, médecin célèbre, ne se serait jamais pardonné d'avoir laissé empoisonner (c'est le mot, car un remède

violent mal administré, c'est un poison) une fille intéressante dont la perte a causé le désespoir le plus affreux à la plus tendre des mères; une fille, enfin, dont ce jeune médecin était le parent et l'ami tout à la fois. Si vos conseils n'avaient soutenu son courage, et si vous ne l'aviez complètement justifié auprès d'une famille dont il est resté l'ami, probablement la carrière était fermée à ce malheureux jeune homme; mais le compatriote et l'ami d'Elleviou, le médecin artiste, ne sait que protéger ses jeunes collègues et les encourager.

Il y aurait un chapitre fort original à faire sur les consultations des médecins. Ce serait presque le pendant du tableau de nos débats politiques, dans lequel les progressifs seraient représentés par les *physiologistes*, ou partisans de la doctrine de M. Broussais, les rétrogrades par les *Browniens*, et le juste milieu par les *éclectiques*; tout cela flanqué, comme en politique, d'une foule de partis mixtes et d'opinions particulières. On appelle éclectique une secte de médecins qui choisissent alternativement dans toutes les doctrines, dans toutes les théories, ce qu'ils croient trouver le meilleur. Ce n'est plus le peintre choisissant dans le genre humain une tête ici, un bras là, etc., pour représenter une beauté parfaite. Les éclectiques

représentent un naturaliste qui, voulant créer un animal à sa fantaisie, emprunterait la figure d'une belle femme, le corps d'un cheval, les jambes d'un cerf, et les oreilles d'un renard ! etc. Jugez du résultat... Beaucoup de browniens convertis, mais qui ne veulent pas paraître céder à la puissance du génie, du père de la médecine physiologiste, se disent éclectiques. Cela leur donne beaucoup d'importance dans le monde étranger à la médecine.

Jugez dans quel embarras se trouve un jeune médecin consciencieux, au milieu de trois confrères ayant chacun une opinion différente ! Le plus habile fera adopter son avis d'abord à l'éclectique, puis au plus timide. Malheur au pauvre malade si le meilleur remède ne sort pas pour lui de ce conflit ! Il y a encore plus d'inconvénient dans ce résultat que dans le vote de l'Institut. Si la médiocrité l'emporte, le public applaudit au mérite et siffle l'Institut. Mais, dans une consultation, il y va de la vie du malade ; et tel ou tel résultat est loin d'être indifférent pour lui et pour le jeune médecin auquel il a confié sa vie. Celui-ci, quelle que soit son opinion, doit tout faire pour s'éclairer des lumières des autres d'abord, et pour faire ensuite adopter l'opinion qui lui semble la meilleure.

Aujourd'hui les partis sont plus tolérants que

jamais ; c'est l'effet du progrès des lumières et de la science ; et comme, en général, on n'appelle en consultation que des hommes d'un mérite bien reconnu, l'amour de l'humanité fait qu'ils sacrifient volontiers leur amour-propre à l'intérêt des malades : c'est peut-être là ce qui distingue le plus les médecins de notre époque de leurs devanciers.

Mais s'il vous arrive de vous rencontrer avec quelqu'un de ces médecins à idées fixes, de ces possédés d'une opinion ou d'un remède, qui ne voient jamais autre chose, tenez-vous sur vos gardes ; ils chercheront tout d'abord à vous prendre d'assaut. Raisonner avec eux ne vous servirait à rien ; il faut, par une manœuvre habile, vous en débarrasser. Voilà le médecin arrivé à une grande réputation, soit par la protection de son maître, d'un ami puissant, ou d'une femme aimable, soit par son esprit, par le hasard, par son mérite personnel. Comme les Dubois, les Boyer, les Dupuytren, les Roux, il est devenu un chirurgien célèbre. Comme les Broussais, les Alibert, et une foule d'autres, il est devenu l'un des premiers médecins de son époque ; soit encore que comme M. M....., aucune femme un peu élevée en fortune ou en naissance, n'accorde à d'autre qu'à lui le privilège de l'accoucher. Il est

logé dans un hôtel magnifique, il a un équipage au moins; plus il avance dans la carrière, plus la fortune et la confiance fondent sur lui. On épie l'heure à laquelle il rentre chez lui. Vingt, trente, cinquante personnes assiègent la porte de son cabinet; chacun a pris un numéro d'ordre, de peur qu'il ne lui soit impossible de recevoir tout le monde. On n'y regarde plus de si près pour grossir le tribut qu'on vous apporte; et l'or qui pleut chez vous est soigneusement voilé et placé furtivement sur votre cheminée, de peur de ravalier votre mérite en vous le déposant nu dans la main, comme on ferait à un marchand. Tant il est vrai que la profession de médecin tire toute sa considération de l'idée morale qu'on attache à l'amour de l'humanité qui est votre premier guide, et le seul premier mobile de vos actions.

Après les consultations directes, viennent les consultations par écrit; chaque courrier vous rapporte vingt lettres de la province, que vous êtes obligé de lire pendant que votre cabriolet vous conduit à une autre espèce de consultation, celle où vos collègues, ou quelques malades dont votre réputation est connue, vous ont fait appeler. Le reste du jour est employé à voir vos nombreux malades; vous n'avez plus

un instant à vous; votre femme, vos enfants ont à peine le temps de vous embrasser; mais aussi ils s'en dédommagent en prenant une de vos voitures pour aller promener au bois de Boulogne dans le jour; et, le soir, en faisant les honneurs de votre salon où une nombreuse société, empressée de vous voir, attend avec impatience l'instant de votre retour. Pour vous, fatigué de vos courses, surtout si, véritablement digne de votre art, vous avez répondu à la confiance de tous, et fait arrêter votre voiture d'abord à la porte du plus malade, sans vous enquérir s'il était le plus riche, vous ne paraissez qu'un instant dans le salon où tant de véritables amis vous attendent, car ce sont tous ou vos clients ou vos élèves; vous ne jouissez qu'un instant de leur amitié; vous avez à répondre aux lettres que vous avez reçues, heureux si, après avoir terminé votre correspondance, vos clients vous laissent deux heures pour vous livrer au sommeil.

Dans cette belle position, les médecins de Paris secourent les malheureux et de leurs conseils et de leur bourse. Comme les Marjolin, les Orfila, et beaucoup d'autres, ils savent imprimer aux élèves et l'amour de la science et l'amour de l'humanité; ils les dirigent, ils les

protégent; ils leur aplanissent un chemin qu'ils ont trouvé eux-mêmes, à leur début, hérissé de ronces, et qui leur a été rendu plus facile par les conseils de leurs maîtres : *par pari refertur*.

C'est ainsi que le professeur Dubois a marié deux de ses filles à ses élèves, dont l'un est maintenant professeur à la Faculté. M. Boyer, le La Fontaine de la chirurgie, comme on l'a déjà nommé, a donné sa fille à M. Roux. Voyez si les bons maîtres savent honorer leurs disciples, et si les disciples à leur tour se rendent dignes des maîtres. Voilà qui rehausse noblement la médecine.

Le médecin de Paris, ainsi placé, ne peut plus suffire à tant d'occupations. C'est alors qu'il appelle à son aide les élèves les plus capables; l'un est chargé de la correspondance sous la direction du maître; l'autre le supplée auprès des malades qui ne sont pas en danger. Véritable artiste, il protège le talent; et, pour comble, cet homme de bien, ce savant qui a acquis tant de science par une longue expérience, ne va pas toujours à l'Académie; mais il s'en console par le bien qu'il a fait. Sur ses vieux jours, ses élèves le remplacent. Il ne conserve que quelques amis qui ne peuvent consentir à confier à d'autres le soin de leur santé. Jusqu'à sa dernière heure,

entouré de sa famille et des jeunes confrères qui lui doivent leur savoir et leur fortune, le vieux médecin termine paisiblement ses jours, et des larmes d'amitié et de reconnaissance l'accompagnent dans la tombe.

F. TRELLOZ.

